

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

et de son exemple ; elles lui doivent le meilleur de ce qu'elles sont. Et il arrive que les souvenirs des premiers temps reviennent. On se lamente doucement : « Dire que nous n'allions même plus à la Messe... dire qu'on lui a refusé ceci et cela... le pauvre ! »¹

Par bonheur, Dieu nous a donné au siècle dernier deux images aussi fortes, aussi émouvantes l'une que l'autre, de cette arrivée dans sa paroisse du *Messenger de la Bonne Nouvelle*. C'est le pauvre Jean-Marie Vianney qui cherche le chemin d'Ars et le demande à un gamin qui garde ses moutons. Dialogue simple de paysans, mais que déjà la sainteté intime du jeune prêtre illumine d'une clarté céleste : « Tu m'as montré le chemin d'Ars ; eh ! bien je te montrerai le chemin du ciel. » Limpidité d'une page d'Évangile, où l'enfant personnifie toute une paroisse indécise, somnolente mais de bien bonne volonté au fond ! où le prêtre laisse paraître aussitôt son unique pensée, issue d'une Volonté supérieure : « Père, ceux que Tu m'as donnés, Je veux qu'ils soient aussi avec Moi, là où Je suis, pour qu'ils contemplent eux aussi Ta Gloire.² »

C'est le Père Emmanuel montant d'Estissac dans la neige et chantant la Messe de Minuit à peine arrivé, dans la petite église du Mesnil pour la Noël 1849. Cet homme, dans ce paysage rude et à cette heure, c'est aussi d'un réalisme, d'une simplicité, mais d'une puissance d'évocation peu commune. Arriver dans sa paroisse, prêtre depuis deux jours, une veille de Noël, pour chanter la naissance du Sauveur et annoncer à ses fidèles, comme aux bergers de Bethléem la Bonne Nouvelle d'une ère de grâce, de pardon et de salut... Un prêtre comme l'abbé André dut trouver là, immédiatement, l'occasion providentielle de livrer le secret de son âme, la soif de son cœur, à ce petit troupeau étonné et sceptique. Eux disaient : « Il chante trop bien ; il n'est pas pour rester », mais lui savait que le grain de blé, lancé par le semeur, reste où il tombe et meurt dans la terre qui l'a reçu pour porter du fruit. Il y a dans la réflexion des mesnillats, surpris et un peu émerveillés, ce son d'humilité mais aussi de désenchantement qui n'appartient qu'à ces gens de la terre peu habitués à être gâtés par personne, ni par les saisons, ni par les gens des villes... C'est trop beau !

L'abbé André, lui, ne l'entendait pas ainsi : qu'avait-il qu'il n'ait reçu de Dieu ? et s'il l'avait reçu, n'était-ce pas avec la vocation de le donner aux autres et presque de préférence aux plus abandonnés ?

(1) Gérard Besançon, curé de Villemaur de 1951 à 1958 († 23 février). — (2) Jn 17 24.

« CETTE PRIÈRE ENTRA DANS LES ÂMES,
ELLE Y RESTA. ¹ »

Écrire de gros livres savants, c'est presque donné à tous : il s'en écrit des milliers. Composer une prière, c'est beaucoup plus difficile et rares sont les prières qui demeurent, amies de la mémoire, chères aux cœurs des fidèles. Voyez déjà nos cantiques ! Comme il est rare d'en trouver de beaux, et qui plaisent et dont les foules chrétiennes fassent ensuite spontanément le moyen d'expression de leur joie... Et encore on n'en demande pas trop à un cantique : la musique aide à l'émotion et illustre les paroles. Mais une prière, sous sa forme ramassée et pourtant simple, doit susciter l'élan de l'âme, ce qui ne se peut qu'à la condition rare d'être née d'un cœur vibrant, comme ces coulées de minerai en fusion qui sortent des hauts fourneaux en jetant de rouges clartés jusqu'au ciel.

Les tâcherons vaniteux qui veulent à toute force composer des prières ne savent en faire que longues et lourdes, qu'on ne récite qu'avec peine, dans une grande tension d'esprit ; bien souvent les prononcer demande déjà un effort considérable et les apprendre est impossible. Les belles prières au contraire sont courtes, d'une admirable limpidité ; elles se disent toutes seules, elles coulent des lèvres, elles jaillissent du cœur. C'est la dévotion des saints qui les a inventées et c'est la dévotion des simples qui les accueille.

Une invocation, une exclamation du cœur, c'est plus rare encore. À dire vrai, on n'en saurait plus inventer. Toutes nous viennent du fond des âges chrétiens. Elles sont, je ne dis pas usées, mais polies, mais patinées par des siècles de dévotion ; elles sont enrichies d'indulgences, sans doute parce qu'elles ont si souvent jailli des lèvres des saints qu'elles sont aimées de Dieu ; croyant encore entendre leurs voix pleines d'amour, Il en est si touché qu'Il laisse alors couler vers nous des torrents de grâces et de miséricordes. Qui oserait inventer une invocation nouvelle ? J'ai encore dans la mémoire telle ou telle para-liturgie où le "meneur de jeu" se creusait la cervelle, dans un effort trop visible, pour en

(1) Dom Maréchaux, p. 60.

forger de sensationnelles... La foule, désemparée, n'osait même pas les reprendre en chœur. Non ! Non ! qu'on chante les litanies, qu'on reprenne les exclamations des foules sur le passage de JÉSUS comme cela se pratique à Lourdes autour des piscines ou auprès des malades, mais qu'on ne fabrique pas en série d'impossibles nouveautés !

Le jeune curé du Mesnil, lui, sans faire exprès, en a un jour laissé échapper une et c'est l'honneur de ses paroissiens, leur privilège imprescriptible, de ne pas l'avoir laissé perdre, de l'avoir accueillie, recueillie, adoptée, répétée. Il y a là-dessus dans la *Vie du Père Emmanuel* de dom Maréchaux, une page incomparable où se marque bien le rare et merveilleux accord des cœurs, sous l'influence indubitable de la grâce d'En-Haut. Une minute de ferveur commune, comblée par l'infusion d'une lumière divine qui demeure ensuite gravée dans les âmes pour y produire toujours de nouveaux fruits :

« M. le Curé du Mesnil-Saint-Loup, invoquant pour la première fois du haut de la chaire Notre-Dame de la Sainte Espérance, avait laissé tomber cette prière : “*Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous.*” Cette prière entra dans les âmes, elle y resta. Quand on voulait prier Notre-Dame de la Sainte Espérance, ces mots montaient comme d'eux-mêmes aux lèvres : “*Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous.*” Et ils recèlent une logique divine : car la Sainte-Espérance ne se réalise que par notre conversion. La Sainte Vierge avait dit : “*Je suis la Mère de la Sainte Espérance.*” Les âmes chrétiennes répondaient avec un touchant ensemble : “*Convertissez-nous.*” Le Saint-Esprit qui prie en nous avec des gémissements inénarrables, avait dicté sans doute cette prière, qui sortait du fond des cœurs, pleine de larmes et de larmes très douces ; aucune autre ne répondait ainsi à la réalité divine de la Sainte-Espérance. C'était vraiment la prière voulue par la Sainte Vierge.

« Il y a des prières qu'on prie simplement ; il y a des prières qu'on pleure, c'est-à-dire que l'on prie en pleurant. La prière “convertissez-nous” est de cette dernière sorte. Le Père Emmanuel a créé cette expression : “*pleurer la petite prière*”. Et elle est exacte. Il avait surpris tant de fois dans les yeux de ceux qui la disaient des larmes si douces ! Et ces larmes n'étaient pas des larmes de vaine sensibilité, mais des larmes de regret du péché, des larmes d'amoureux désir, des larmes, en un mot, convertissantes. ¹ »

(1) p. 60-61.

Une paroisse ralentit et finalement s'arrête, elle s'endort dans la routine quand son curé est tout attiré par la recherche des satisfactions de l'apostolat et que ses fidèles, le sachant, les lui accordent généreusement; cela tourne à l'admiration mutuelle et à la satisfaction d'une vanité tout humaine. On en oublie que les choses de Dieu ne sont pas belles de la beauté des âmes qui les accueillent mais plus encore en elles-mêmes, quand la contemplation et l'étude vont les saisir en leur Source invisible. C'est dans les hauteurs vertigineuses de la piété et de la science religieuse qu'ascensionne sans relâche l'abbé André; ses paroissiens s'essaient à le suivre et s'il a quelque regard affectueux vers eux, c'est toujours pour les encourager à monter encore, là où brille un soleil plus éclatant.

Quel exemple il donne ainsi au clergé! On ne voit à le comparer en cela qu'au Père de Foucauld dont les travaux de linguistique sont parallèles aux siens et de même font l'admiration du monde savant. Sous le soleil de feu du Sahara, tandis que militaires et chameliers sont anéantis dans une lourde sieste, l'ermite du désert, sous la mince toile de sa tente, débouche son petit encrier et se met à transcrire sans fin les pages de son dictionnaire touareg; d'autres jours, à l'Asekrem, il reste enfermé dans son ermitage aux murs brûlants des heures interminables avec un interprète arabe pour traduire l'Évangile et le rendre accessible « aux pauvres du désert ». Œuvre colossale qui plusieurs fois le mènera aux limites extrêmes de la fatigue. Le Père Emmanuel revient de ses tournées pastorales ou des catéchismes pour reprendre aussitôt la plume et poursuivre ses études d'hébreu ou la rédaction de savants commentaires d'Écriture Sainte. Même travail intellectuel héroïque et tout illuminé d'une intention apostolique; on pense à saint Jérôme ou aux Pères Cappadociens... Comment de tels hommes ne communiqueraient-ils pas aux autres une prodigieuse énergie au service de Dieu?

Ainsi, au bout de dix ans, ni la déception n'est venue tempérer l'enthousiasme des fidèles ou du prêtre, ni les satisfactions mutuelles n'ont ralenti le mouvement; tous attendent, des belles années à venir, de nouvelles merveilles.

Mais *les voies de Dieu ne sont pas nos voies*. Tout est remis en question par la brutale et terrible maladie qui s'empare des facultés de l'abbé André et les paralyse au printemps de 1860. Une anémie cérébrale aiguë le saisit et lui interdit toute activité,

et simple curé, l'autre moine missionnaire, le troisième tout à la fois moine et curé, nommons-les par ordre chronologique, le Curé d'Ars, le Père Emmanuel et le Frère Charles de Foucauld.

Le Curé d'Ars, saint Jean-Marie Vianney, c'est la ligne droite et unie d'une vie de curé de campagne, ininterrompue, avec les deux écarts surprenants des fugues vers la Trappe de ses rêves. Le Frère Charles de Jésus, c'est l'inquiétante ligne brisée d'une existence toute en recherches dont la rectitude profonde et l'identité essentielle demeurent peu visibles à la surface des événements. Quant au Curé du Mesnil-Saint-Loup, la ligne brisée d'une vocation monastique retardée, combattue, malheureuse, interfère et surcharge indéfiniment l'admirable ligne droite d'un long ministère pastoral tout occupé du culte de Notre-Dame de la Sainte Espérance. Dieu fait de nos lignes brisées, a-t-on écrit, les lignes droites de notre sainteté. Ses voies ne sont pas nos voies et il faut arriver au sommet de l'itinéraire d'un saint pour en apercevoir la merveilleuse ordonnance.

Mais que de renoncements, de souffrances, d'hésitations douloureuses représente ce décalage, permis par la Providence, entre nos projets les plus sincères et Ses volontés, mystérieuses ! Pauvre Père Emmanuel, qu'il a souffert ! En feuilletant sa vie, les années glissent sous nos doigts et le dessein général en apparaît aisément, mais il a fallu vivre jour après jour ces cinquante ans... sans que nulle révélation en vienne d'avance en livrer la clé d'or ! « *In patientia vestra possidebitis animas vestras...* ¹ » Oui, l'abbé André était de ces volontés fortes avec lesquelles Dieu agit fortement, se contentant de faire appel à leur résolution obstinée, qu'Il renforce de sa grâce surabondante. La patience des saints est avec la charité le plus bel instrument de leur union à Dieu.

Récapitulons ce que nous savons.

Aussitôt que sa charge de curé lui laisse quelque loisir et dès l'établissement de la Prière Perpétuelle à Notre-Dame de la Sainte Espérance, l'abbé André se souvient de l'appel autrefois entendu à la vie religieuse ; le moment n'est-il pas venu pour lui de réaliser cette vie de bénédictin qui, seule, le charme depuis l'enfance ? Longuement, il y songe aux pieds de la Vierge Marie, reine de son cœur et de sa paroisse. Il confie son secret, ses désirs à quelque prêtre ami et leurs réflexions les mènent à réaliser

(1) Lc 21 19.

Eh bien ! oui, la moisson va commencer, mais dans les épreuves et les contradictions. Comme il arrive des moissons de la terre — celle de 1960 par exemple ! — qui, parfois, se font dans des conditions impossibles, sans cesse arrêtées, empêchées, avec des pointes de travail fou entre deux averses sous un ciel menaçant. Qui a fait la moisson en septembre et jusqu'en octobre, sauvant les gerbes une à une, les arrachant à la pluie, au brouillard, à la boue, sait ce que cela représente de peine, de souci, de désespoir ! Telle fut la moisson du Père Emmanuel, depuis ce pâle soleil de 1875 jusqu'à l'automne extrême de sa vie...

Dieu se servit d'abord de Monseigneur Cortet. Comme il estimait le Père Emmanuel et ses quatre premiers frères, celui-ci résolut de consolider leur communauté et aussi de l'employer à la conversion de son diocèse, à plein régime ; c'est ce qu'il leur expliqua, avec cette fermeté dont il aimait faire preuve dans les occasions importantes. Or, ce qui aurait dû combler de fierté et de joie ces pauvres moines bénédictins du Mesnil-Saint-Loup les frappa d'une tristesse mortelle ! Ils se soumièrent aux projets de leur évêque sans doute, ils allèrent aussi loin qu'ils purent dans l'obéissance et le renoncement à leur volonté propre, mais en pleurant et demandant grâce. Leur évêque et père avait sans doute tablé sur leur vocation apostolique, et ils ne s'en voulurent pas dédire, mais en tirant trop fort sur ce côté de la chaîne, il ne considérait pas ce qui en résultait à l'autre bout, c'est à savoir qu'il faisait violence à leur vocation de moines, de contemplatifs ! Cela se marquait en des points pratiques. Ainsi, il les voulait à Troyes, en pleine ville, près de lui, à pied d'œuvre pour le grand travail apostolique, et eux s'en épouvantaient, connaissant à ce signe qu'on renonçait pour eux à la petitesse, au silence, au rythme lent et immuable de l'horaire et de l'Office bénédictins !

Monseigneur Cortet n'admit jamais ce déchirement intime. Là où il ne voulut voir qu'un caprice d'originaux, ce sont ses propres termes, on touchait en fait le roc inébranlable d'une Volonté divine, d'une vraie vocation. C'était le ressort secret de leur ardeur qu'on allait briser. Tels sont ces hommes de Dieu, qu'ils situent dans la prière et la clôture, le silence et la pauvreté, le principe même de toute leur vie, là où les autres ne voient qu'une nécessité marginale, un devoir important mais compressible, que les exigences de la charité et les ordres d'un évêque peuvent modifier et réduire même au minimum.

le diable peut entreprendre tout seul sur une population chrétienne bien défendue par son pasteur et sensible à sa parole.

Mais venaient les années tournantes où les vrais républicains comme ils prétendirent s'appeler, ayant conquis le pouvoir, lancèrent dans tout le pays leurs mots d'ordre sectaires. Alors l'impiété qui, dans nos villages, restait une révolte individuelle fortement marquée par l'immoralité déclarée de ses tenants, trouva dans cette politique une raison plus honorable, un prétexte flatteur pour l'orgueil et capable de dissimuler la honte des vices. On pouvait maintenant faire la guerre au prêtre sous couleur de progrès social et de justice, en cachant sous cette belle apparence les désordres de la vie privée. Quand nous lisons ces déclamations contre "l'obscurantisme" et "l'oppression cléricale", nous comprendrions difficilement comment elles purent à ce point affoler les esprits et mettre l'Église en péril, si nous ne savions par ailleurs et dans maints exemples individuels, que tant de grandes idées servirent de pavillon et de voile à tout ce qu'il y avait d'envie, d'ambition, de vice et de révolte contre toute autorité, dans le cœur des *impies* d'hier. En se couvrant de ces magnifiques doctrines, l'impiété y gagna d'être insaisissable et de donner à ses adhérents une honorabilité de principe qu'ils n'avaient encore jamais eue.

Le mal gagna très vite les villages environnants ; les sociétés de libre-pensée se multiplièrent. Le socialisme s'empara de la petite classe des ouvriers bonnetiers et de nombre de patrons, aisés, qui ne supportaient plus, depuis la lecture de Voltaire, ni la religion, ni les prêtres. L'impiété triomphante, arrogante et fière, domina vite le petit parti des fidèles. Au Mesnil ce fut plus long, mais l'esprit changeait. L'unanimité dans la foi, foi pratiquante ou foi en sommeil, donnait à la communauté villageoise une âme ardente et candide, malléable et pure. Maintenant les cœurs se durcissaient au contact d'adversaires haineux et méprisants ; la foi, même si elle ne branlait pas, commençait à répugner à certaines démonstrations extérieures, à certains élans. On était sous le regard ironique de l'Ennemi. D'ailleurs les choses mêmes de la politique, au lieu d'être traitées dans un bon esprit de fraternité, devenaient chargées de signification philosophique et chacun y voulait avoir un avis différent, y jouer son petit rôle de citoyen et former son clan. Le Père Emmanuel « remarquait dans la paroisse une tendance à se désagrèger, à se fractionner en groupes que de misérables questions de politique locale mettaient en défiance les uns contre les autres. Il était visible

du triomphe ! Le Père Emmanuel aurait voulu faire cavalier seul, que le doute ou le découragement se serait emparé des hommes du Mesnil quant à l'avenir d'une Église si menacée. Mais de voir l'ampleur du combat, la résolution, l'ardeur, l'intelligence des hommes qui partout luttaient pour leur foi, ranimait le courage et la fierté des mesnillats. Le Père Emmanuel, content de cette aide extérieure, s'effaçait modestement devant ces apôtres, adoptait leurs suggestions et se contentait de prolonger leur action et d'en consolider les effets par des institutions paroissiales qui demeurent.

La pièce maîtresse de l'apostolat en cette fin de siècle devint l'association des hommes avec ses conférences mensuelles, toutes doctrinales. Que son nom fut celui de la "Résurrection" était tout un programme, dans un pays dévoué à la Sainte-Espérance. On ne songeait pas à se plier au vent de l'Histoire dans ce village consacré à la Vierge MARIE, « terrible aux ennemis de Dieu comme une armée rangée en bataille » !... Dans une paroisse toute proche, un curé n'écrivait-il pas à ses fidèles, à cette époque, une lettre désolée pour les conjurer de ne pas croire, malgré toutes les apparences, à la disparition totale de la foi ? Comme on préfère la conviction héroïque et militante du Père Emmanuel en des lendemains victorieux ! Il ne maintint sa position, avec d'autres, au milieu d'une débâcle générale, qu'en élevant ses hommes à son niveau d'intelligence et de fermeté doctrinale. C'est alors qu'il leur apprit tant de théologie pour qu'ils puissent leur assurance non dans les événements journaliers mais dans les certitudes de la Révélation, et tant d'histoire de l'Église, pour qu'ils sachent les mille persécutions dont elle était déjà sortie purifiée, renouvelée, agrandie, aux siècles passés. C'est alors qu'il leur apprit cette intransigeance dans le culte et la proclamation de la Vérité grâce à laquelle le cœur goûte, jusqu'au milieu des plus impressionnantes tempêtes, la sérénité de la foi et sait la communiquer à autrui.

Ce succès, dont nous admirons la solidité encore après soixante ans, le Père Emmanuel le remporta grâce à une décision, une prise de parti depuis longtemps réfléchie et décidée en pleine lucidité. Nous ne pourrions la taire sans défigurer le portrait véridique de cet apôtre ; c'était une pièce maîtresse de son œuvre. Tandis que la part la plus brillante du clergé cherchait une voie moyenne et tentait, sous le nom de *libéralisme*, un compromis qui lui réconciliât l'adversaire, le Père Emmanuel choisit de s'affilier au parti intransigeant et d'enseigner la Vérité sans en rien omettre,

ceux-là le Père Emmanuel ne *voulait* pas les suivre ; il refusait d'entreprendre la moindre démarche. Il est dans son droit, il appartient à une société parfaite, l'Église de JÉSUS-CHRIST, tout ce qu'il a de biens est à elle, et nul ne peut porter la main sur l'Église. Il ne bougera donc pas et laissera le persécuteur accomplir son œuvre, par violence, sans broncher. « Lui, l'homme de foi, il voyait dans la guerre religieuse actuelle un épisode de la lutte désespérée de Satan contre JÉSUS-CHRIST. Or, dans cette lutte, il n'y a pas d'aterrissement possible, pas de trêve durable », rapporte son biographe. Nous sommes loin ici de la passivité des vaincus. Sans doute, en lui son cœur se brise, sa force s'en va, une vie s'écoule irrémédiablement : mais la volonté sainte de l'homme de Dieu domine de haut l'adversité et personnifie la certitude chrétienne. Si quelqu'un mène à cette heure une lutte désespérée, c'est Satan. L'homme qui se laisse broyer par lui est disciple du Crucifié victorieux : « Ayez confiance, avait-Il dit, j'ai vaincu le monde. ¹ »

D'autres luttèrent. Chassés de leur patrie, ils allèrent sous d'autres cieux poursuivre leur œuvre sainte que rien ne devait interrompre, et d'autres pays s'ouvrirent à eux qui en furent récompensés. Ils eurent raison et firent bien. Mais le Père Emmanuel ni ses fils ne *pouvaient* les imiter et les suivre. Ils étaient trop pauvres, trop peu nombreux, trop peu connus. Ils n'étaient même pas estimés comme ils le méritaient, et c'est bien à de tels caractères que se présagent les victimes du Sacrifice parfait. Le cœur se serre aux humiliations que la persécution va ajouter à ces humiliations que déjà les élus de Dieu avaient voulues pour leur meilleure part. Tout concourt à peindre un tableau sinistre, bien loin des images d'Épinal !

Le Père Emmanuel est malade et si épuisé qu'il n'est pas question d'échafauder quelque projet, d'envisager une émigration ; cela est réservé aux jeunes plants vigoureux et florissants. Mais les deux petits oliviers du Mesnil, bénédictins et bénédictines, encore jeunes paraissent déjà épuisés. Mais surtout, des quelques frères qui demeurent là, les principaux sont rivés à la paroisse ! On n'abandonne pas la Sainte-Espérance ! Cela prévaut une dernière fois sur toute autre considération dans l'esprit de ce moine-curé extraordinaire.

(1) Jn 16 33.

C'est alors que tout est fini et que le grain tombé dans la terre y disparaît et y meurt, que tout change et que maintes défaites se changent en victoires.

D'un regard prophétique, le Père Emmanuel avait vu, par-delà les persécutions et le tumulte des forces mauvaises, le triomphe de Celle au service de laquelle il avait combattu. Relisons cette page extraordinaire, qui achève une lettre à une religieuse, écrite dans les persécutions de 1880 et toute pénétrée de sombres jugements sur le temps présent, laissé au démon pour séduire de nombreuses âmes :

« L'heure présente est l'heure du glaive : attendons-nous à des révélations. Il est des déguisements qui tomberont, des demi-vertus qui seront reconnues pour être le masque de vrais vices. L'heure des ténèbres deviendra, à sa manière, l'heure des manifestations. »

Et il poursuivait : « Vous me demanderez sans doute, ma Sœur, ce que fait Notre-Dame de la Sainte Espérance à l'heure présente. — Elle relit son histoire, dans un vieux livre.

« Dans quel livre donc ? — Dans le livre de Job. Elle en est au chapitre XII, verset 5, à ces mots : “*Lampas contempta apud cogitationes divitum, parata ad tempus statutum.*”

« Je traduis : *Elle est une lampe peu estimée* (j'adoucis l'expression, pour l'honneur de Notre-Dame) *dans les pensées des riches*, et pourtant elle est là, *préparée pour un temps marqué.*

« J'explique : *Elle est une lampe*, rien n'est plus nécessaire aux heures de nuit ; vous savez quelle nuit nous traversons maintenant. Rendons grâce à Dieu qui nous a donné cette lampe. *Peu estimée...* , aucuns, en effet, ont pour elles si peu d'estime, qu'ils ne sauraient pas même prononcer son nom.

« Je continue : *Préparée*, vous entendez ; elle attend, *préparée pour le temps marqué.* Ce temps-là n'est pas ce temps-ci ; cette heure-là n'est pas cette heure-ci. Cette heure-ci passera ; cette heure-là viendra. Patience pour l'une, espérance pour l'autre. ¹ »

Écoutons encore dom Maréchaux, son meilleur disciple, son plus cher fils, commenter ce texte en faisant écho sans doute à bien des confidences : « Le Père entrevoyait, après notre époque de décadence, un temps de relèvement : après l'heure de confusion,

(1) Dom Maréchaux, p. 238.